

Pour une histoire globale (plus) juste

LE GROUPE DU SEMINAIRE D'HISTOIRE GLOBALE DE L'IUE*

Institut Universitaire Européen, Florence

A l'automne 2020, notre groupe composé de doctorant.e.s à l'Institut Universitaire Européen (IUE) et de deux professeurs se réunît régulièrement dans le cadre du séminaire doctoral « histoire globale ». Sans être toujours ensemble dans la même salle, nous nous regardions plutôt bien souvent au travers de petits cadres vidéo, laissant entrevoir nos salons, nos chambres ou nos cuisines. Parfois, nos connexions internet ne supportaient pas le stress de la situation. Cette nouvelle connectivité, dans l'isolement, faite de quarantaines sporadiques et de confinements sous contrôle, était inédite. Comment discuter d'histoire globale dans un monde dans lequel nous ne pouvions pas nous rencontrer, nous serrer la main, ou bien visiter familles et ami.e.s ; un monde dans lequel la plupart des endroits dont nous discutons paraissaient plus lointains qu'ils ne l'avaient jamais été, du moins de notre vivant ?

Ce qui suit est le résultat d'une conversation partagée par vingt personnes, jeunes et moins jeunes, croyantes ou non, charmées ou contrariées par l'histoire globale. Au long de dix séances de deux heures, nous avons lu un large éventail de textes rassemblés sous le terme générique d'histoire globale. Nous avons commencé par d'importants « états de l'art » rédigés par Conrad, Adelman et Berg, entre autres.¹ Nous avons ensuite passé en revue les débats qui se sont noués autour des notions de « micro-histoire globale », « divergences », « espaces » ; mais aussi autour des usages de la *digital public history* et des enjeux de l'esclavage. Pour celles et ceux intéressé.e.s, le programme complet du séminaire est disponible sur le site internet de l'IUE.²

Le dynamisme et la primeur du champ se reflétait dans nos discussions, au cours desquelles nous n'avons présupposé d'aucune expertise préalable. En effet, les

* Friedrich Ammermann (Allemagne), Paul Barrett (Irlande), Lucile Boucher (France), Olga Bryska (Pologne), Elisa Chazal (France), Vigdis Andrea Baugstø Evang (Norvège), Eoghan Christopher Hussey (Irlande), Carlos Jorge Martins (Portugal), Roberto Larrañaga Domínguez (Espagne), Fartun Mohamed (Italie), Sven Mörsdorf (Allemagne), Baastian Nugteren (Provinces-Unies), Anna Orinsky (Allemagne), Rebecca Orr (Royaume-Uni), Cosimo Pantaleoni (France), Lucy Riall (Irlande), Giorgio Riello (Italie et Royaume-Uni), Asensio Robles Lopez (Espagne), Alejandro Salamanca Rodríguez (Espagne), Liu Shi (Chine), Takuya Shimada (Japon), Halit Simen (Turquie).

¹ SEBASTIAN CONRAD, *What is Global History?* (Princeton: Princeton University Press, 2016); MAXINE BERG, « Global History: Approaches and New Directions » and « Panel Discussion: Ways Forward and Major Challenges », dans MAXINE BERG, dir., *Writing the History of the Global: Challenges for the Twenty-First Century* (Londres: publié pour The British Academy par Oxford University Press, 2013), 1-18, 197-208; JEREMY ADELMAN, « What is Global History Now? », *Aeon*, Essays, 2 Mars 2017, <https://aeon.co/essays/is-global-history-still-possible-or-has-it-had-its-moment>.

² Institut Universitaire Européen, Département d'histoire et civilisation, Recherche & Enseignement, Séminaires, 1er trimestre 2020-2021, Histoire Globale, <https://www.eui.eu/DepartmentsAndCentres/HistoryAndCivilization/ResearchAndTeaching/Seminars/2020-2021-1st-term/DS-Global-History-RiallRiello> (Accès le 7 juin 2021).

membres du séminaire qui se présentaient déjà comme *global historians* composaient une minorité de notre groupe. La plupart d'entre nous, professeur.e inclus.e, cherchait à incorporer une approche globale dans ses propres recherches. Nous étions intéressé.e.s par les méthodes et les problèmes considérés par l'histoire globale, et nous contestions les frontières des études aréales en considérant différentes périodes et lieux, et en comparant différentes méthodologies. Nous voulons cependant noter que le champ de l'histoire globale a rapidement changé durant les dix dernières années (au moins) et continue d'évoluer à l'heure où nous écrivons ces lignes. Il n'y a rien de canonique à propos de ce qu'est l'histoire globale : d'ailleurs, depuis son établissement en 2009, le séminaire d'histoire globale de l'IUE s'est tant métamorphosé que pas une seule des références bibliographiques du premier programme ne demeure dans celui de 2020.³

A partir de nos discussions, les deux professeurs du séminaires – Lucy Riall et Giorgio Riello – ont rassemblé une liste de questions, auxquelles les doctorant.e.s ont répondu individuellement. Ces réponses ont ensuite nourri une discussion commune, puis ont servi à jeter les bases du texte que nous présentons ici. Notre effort collectif, en tant que doctorant.e.s et professeur.e, s'est ainsi transformé non seulement en un essai de capture des contours de l'histoire globale mais aussi en une réflexion sur ce que nous pensons que l'histoire globale peut être, pourrait devenir et devrait être. Nous revenons ici sur les problèmes qui nous ont rendu.e.s perplexes, ceux qui nous ont mis.e.s en colère voire hors de nous-mêmes. Nous avons fait cela ensemble pour montrer qu'il est difficilement possible de faire de l'histoire globale en cavalier solitaire. Si nous avons pu être seul.e.s dernièrement, nos initiatives universitaires, elles, ne sauraient être isolées.

Nous tenons à remercier *Cromohs* pour nous avoir offert cette opportunité. Nous considérons dans ce qui suit trois thèmes : « La politique de l'histoire globale » qui s'attache à penser l'histoire globale comme une forme d'activisme ; « L'histoire globale de qui ? » qui s'intéresse aux questions de la propriété et du partage en histoire ; et « Une histoire globale ouverte » qui propose un futur utopique (pour un présent inquiet).

La politique de l'histoire globale

D'abord perçue comme une solution contre un manque d'opportunité chronique dans la discipline historique, l'histoire globale s'est finalement révélée être une réponse décevante et encore moins la panacée des « maux de l'histoire ». Les débats récents autour de l'histoire globale – dont certains ont eu lieu au sein de ce journal même – ne séduisent pas les aspirant.e.s historien.ne.s et encouragent difficilement celles et ceux qui entendent se lancer en histoire globale. Ce sentiment d'exclusion est dû à un problème simple, un problème de centres et de marges. Les historien.ne.s globaux

3 Pour les séminaires passés voir : Institut Universitaire Européen, Département d'histoire et civilisation, Recherche & Enseignement, Séminaires, Séminaires passés, <https://www.eui.eu/DepartmentsAndCentres/HistoryAndCivilization/ResearchAndTeaching/Seminars/Past-Seminars> (Accès le 7 juin 2021).

(appelons-les ainsi) dédaignent les modèles de centres/périphéries inspirés par Wallerstein tout en reproduisant involontairement ces mêmes modèles à l'infini. C'est aussi vrai de leurs travaux que de leurs positions sociales. En tant que groupe composé majoritairement de jeunes historien.ne.s, nous avons pu nous demander si nous étions aux marges du monde académique. Certes, nous allons (ou non) entamer une carrière académique, trouver un poste, et même, peut-être, finir nos thèses. Néanmoins, nous poursuivons toutes et tous nos recherches au sein d'un établissement occidental riche (même après des coupes budgétaires), un endroit qu'on ne saurait situer sur la marge du monde académique, et ce même si Florence tenait plus du *hub* global durant la Renaissance que de nos jours.

Deux mois de lectures et discussions nous ont laissé un goût amer (*l'amaro in bocca*) et aussi l'impression que la compétition plutôt que la collaboration, l'exclusion (*gatekeeping*) plutôt que l'inclusion, dominant non seulement la production académique mais aussi les débats mêmes de l'histoire globale. Le monde académique est parfois injuste et cruel, d'autant plus au sein d'institutions élitistes. Et, comme nous le savons, la compétition est depuis longtemps l'un des principes clés de la vie universitaire (on pense au leitmotiv « publier ou périr » ; aux subventions externes qui gagnent en importance ; aux indices de citation comme le fameux « indice h »). Certains chercheurs et certaines chercheuses réputé.e.s ont réussi à construire d'assez hautes tours d'ivoire régies par des règles strictes. De ces positions, il est possible de s'exprimer et de se faire entendre avec sécurité. Ces personnes et ces institutions fonctionnent comme des diffuseurs majeurs. Elles sont devenues des centres de l'histoire globale.

Tous les courants historiographiques n'ont pas émergé dans des centres d'enseignement anglophones élitistes. De fait, les origines de l'histoire culturelle, de la *microstoria* et de l'*Alltagsgeschichte*, tout comme de l'histoire globale, se trouvent hors de la sphère anglophone. Pourtant, il est dorénavant clair qu'un courant historiographique ne se mue pas en phénomène global sans être reconnu et assimilé par des centres anglophones et par leurs maisons d'éditions respectives. L'identification du « global » avec le monde anglophone, d'un côté, et de l'Europe avec le coin nord-ouest du continent, d'un autre, renforce une idée remarquablement désuète de l'histoire européenne, qui tient plus de nos prédécesseurs du XIX^e siècle qu'elle ne reflète la culture historiographique du XXI^e siècle. Le fait que l'histoire globale circule par les mêmes canaux traditionnels (certes transnationaux) est particulièrement décevant en cela qu'elle contredit ses propres objectifs fondamentaux de décentrer le discours historique et de faire place aux récits associés à la subalternité.⁴ L'histoire globale est devenue globale et, ce faisant, a absorbé le *Zeitgeist* de l'ère anglophone présente.

Si tout ceci est inacceptable, c'est parce que c'est bien le potentiel émancipateur des histoires globales (recouvrer les acteurs et actrices marginalisé.e.s, ré-évaluer les

4 GAYATRI CHRAKRAVORTY SPIVAK, « Can the Subaltern Speak? » dans Laura Chrisman et Patrick Williams, dir., *Colonial Discourse and Post-Colonial Theory: A Reader* (New York: Columbia University Press, 1993), 66-111.

récits nationaux conventionnels) qui les rendent si intéressantes pour tant de personnes. Ainsi, si l'on considère que l'histoire globale est un miroir de notre présent globalisé, elle montre aussi que ce monde globalisé, et les formes particulières qu'il a pu adopter, ne sont pas données et que nous pouvons aujourd'hui agir sur notre monde tout autant que nos prédécesseurs l'ont fait dans le passé.

Notre conception de l'histoire globale n'est pas celle d'une sorte d'histoire attrape-tout ; de même nous ne cherchons pas à établir un nouveau récit de portée universelle. Plutôt, l'histoire globale nous semble offrir un point de vue indispensable en cela que le panorama a fait peu à peu place à une pluralité de perspectives locales imbriquées. On n'est plus désormais seulement intéressé par le « local » ou le « national », mais plutôt par la production de nouveaux cadres capables d'interpréter les phénomènes globaux. Cette nouvelle approche s'appuie sur des savoirs et des études locales pour construire des interprétations globales à la fois rigoureusement étayées et de portée générale. Ce travail est encore fait la plupart du temps du point de vue de l'Europe et du monde occidental plus généralement. Et pourtant, il pourrait être fait plus équitablement du point de vue d'autres lieux, d'autres sociétés et d'autres communautés universitaires. Nous avons le sentiment qu'une histoire globale écrite en partie ou entièrement depuis les marges pourrait favoriser l'émergence d'autres débats et même d'une autre culture du débat. Ceci n'est pas une vaine aspiration mais un vœu qui ne peut se réaliser que par des actes. C'est pourquoi nous croyons que l'histoire globale doit d'autant plus aborder ces inégalités afin que des historien.ne.s hors d'Europe et des États-Unis puissent décider si les échelles d'analyse qu'elle propose sont appropriées et utiles.

Si nous devons remettre un avis aux historien.ne.s globaux qui nous précèdent, ce serait de travailler à construire un réseau académique vraiment multipolaire et multilingue, au sein duquel de plus nombreux et nombreuses collègues se sentiraient autorisé.e.s à contribuer aux débats. Pour ce faire, il s'agit déjà de reconnaître que la structure actuelle du monde universitaire international repose sur des hiérarchies de domination et, parfois, d'oppression. Plus encore, nous devons questionner plus largement les inégalités entre les institutions dédiées à la création du savoir. Mais aussi les inégalités qui se retrouvent à l'intérieur des sociétés et celles qui pèsent sur les relations entre les états, globalement et localement, qui en retour financent ou supportent ces institutions.

Le pouvoir est partout et n'est pas également distribué. Toutefois, certaines formes de pouvoir ne sont pas perçues comme telles. Ce séminaire a aussi été l'occasion de discuter du rôle du langage, et en particulier de l'anglais. Tous les textes étudiés ont été publiés en anglais ; bien que la majorité de leurs auteur.e.s aient une autre langue maternelle. Nous nous sommes alors posé.e.s une question paradoxale : si l'anglais disparaissait en tant que *lingua franca* académique, qu'arriverait-il aux hiérarchies actuelles de la production du savoir ? A quoi ressemblerait l'histoire globale ? L'historien Martin Dusenberre essaye de donner plus d'importance aux langues locales en plaçant au centre de son récit des personnes qui seraient autrement

invisibles ou ignorées.⁵ Son article publié dans *The History Workshop Journal* questionne les certitudes du monde universitaire occidental en confrontant les lecteurs et lectrices aux documents dans leurs versions originales. Bien qu'incompréhensible pour la plupart d'entre nous (si ce n'est pour tou.te.s), un passage en Japonais se révèle être bien plus fidèle au sujet à l'étude qu'une traduction anglaise hâtive.

Le multilinguisme ne donne pas seulement accès à une variété de documents, mais aussi à des mondes et perspectives différentes. Ceux-ci peuvent être celles d'historien.ne.s qui n'appartiennent pas à la sphère anglophone. Au lieu de traduire l'histoire globale anglophone dans d'autres langues, on pourrait bien plutôt souhaiter de traduire des travaux publiés en chinois, en japonais, mais aussi en espagnol, en italien et en français dans d'autres langues, parmi lesquelles l'anglais. Cette tâche requiert aussi de repenser radicalement comment et quoi publier, et par qui.

Les éditeurs les plus prestigieux – encore une fois les presses universitaires et commerciales du Royaume-Uni et des États-Unis – ont surfé sur la vague de l'histoire globale pour produire des livres scientifiques mais aussi des livres destinés à une public plus large, écrits par des universitaires établis (des hommes majoritairement) dans d'éminents établissements. Ce faisant, ils ont entériné les hiérarchies établies et mis de côté le potentiel disruptif de l'histoire globale. Le fait que les principales revues scientifiques d'histoire globale soient accessibles par souscription limite leur impact en dehors d'un nombre décroissant d'institutions (principalement occidentales) qui ont les moyens d'y souscrire. Ici, le problème n'est pas seulement celui de publier dans, disons, le *Journal of Global History* – un journal publié par les presses universitaires de Cambridge – mais le fait que si cet article n'est pas en libre accès, il ne sera pas consultable facilement par des collègues dans des institutions moins riches. Le fossé ne peut que se creuser.

Peut-être que l'histoire globale devrait se munir d'un nouvel agenda, un programme d'inclusion d'un éventail de perspectives plus large, pour devenir un véritable forum et créer une zone de confort où des voix autrefois (et toujours) ignorées pourraient trouver une place pour s'exprimer. Les historien.ne.s et écrivain.e.s des marges de la sphère anglophone ne devraient pas seulement être inclus.e.s dans les débats existants : ils et elles devraient aussi avoir leur mot à dire lorsqu'il s'agit d'établir des questions et des débats. Ce fût le cas des femmes historiennes de la dernière génération : dans un monde universitaire dominé par les hommes, le rôle que les femmes ont joué dans l'émergence de domaines de recherche historique entièrement nouveaux est désormais établi. L'histoire globale a une responsabilité à faire valoir la révision de l'inclusivité de l'histoire. Son agenda devrait probablement inclure « l'écoute proactive ». En reconnaissant l'universalité de la différence, une histoire plus vaste (mais sûrement encore incomplète !) de nos mondes pourrait enfin trouver un espace pour surgir.

5 MARTIN DUSINBERRE, « Japan, Global History, and the Great Silence », *History Workshop Journal*, 83, no. 1 (2017) : 130-150.

L'histoire globale de qui ?

Dans un article qui porte à réfléchir, Jeremy Adelman a demandé aux historien.ne.s de penser à celles et ceux qui sont laissé.e.s en dehors des histoires globales : son point de référence était la grande proportion de personnes qui ne voyagent pas, qui ne sont pas « connectées » et dont l'expérience du global résulte principalement des conséquences néfastes de la globalisation.⁶ Ces personnes peuvent ne pas ressentir l'empathie pour l'histoire globale dont les professeur.e.s d'université témoignent. Adelman avait certes en tête la classe ouvrière de la *Rust Belt* états-unienne, plutôt que la classe paysanne nigérienne ou les employé.e.s des usines du Jiangsu. Dans la fabrique des histoires globales, il n'est pas inutile de se demander pour qui on les écrit. Les histoires nationales servaient – pour le meilleur et pour le pire – à forger des nations. Elles ont transmis un sens de l'identité nationale (et parfois d'un nationalisme) ; elles ont célébré (ou glorifié) les institutions et la culture attachées à un pays ; et elles ont servi à donner une impression de sens à l'histoire. Toutes ces coordonnées sont difficiles à reporter sur une carte globale. Dire que les histoires globales servent à créer une « identité globale » ou à célébrer des institutions ou une culture supranationale serait fallacieux.

Ce que l'histoire globale a fait, en revanche, c'est de donner une réponse à l'appel de Dipesh Chakrabarty à « provincialiser l'Europe ». ⁷ Aujourd'hui, plus aucun.e historien.ne ne considérerait le monde comme une collection de récepteurs qui acceptent les idées et les institutions développées et établies dans un « centre » (c'est-à-dire dans le monde occidental). Pourtant, ce projet n'a rien de facile ni d'automatique. Après plusieurs années de succès dans certains contextes académiques, l'histoire globale a permis aux historien.ne.s d'élargir leurs sujets d'étude, leurs géographies, leurs outils d'analyse et la portée de leurs travaux. Néanmoins, force est de constater que l'histoire globale coïncide avec l'opinion publique occidentale véhiculée par les médias de masse ; elles prétendent toutes deux inclure des géographies distantes, et pourtant leurs récits présentent certaines figures (comme les « grands hommes ») et certains lieux comme beaucoup plus importants que d'autres (avec des pays ou même des continents entiers relégués à l'arrière-plan). Comme l'a remarqué Maxine Berg, dans le processus de conversion de l'Europe de « sujet sachant » à « objet de l'histoire globale », on a tout au plus déplacé la focale de l'Europe à l'Eurasie.⁸ Intégrer à l'histoire globale le sud global – Afrique, Amériques ibériques et Océan pacifique non-anglophone – reste un défi, en partie parce que les hiérarchies universitaires fonctionnent en excluant des voix et des méthodologies qui divergent des leurs.

Par conséquent, cette disparité agit dans le sens de l'exclusion pour autant qu'elle essaye de promouvoir l'inclusion. Peut-être découvre-t-on ici une limite inhérente à l'histoire globale : dans son effort inlassable pour inclure de plus larges géographies et de plus amples chronologies, elle doit enfin admettre que beaucoup de

6 ADELMAN, « What is Global History Now? ».

7 DIPESH CHAKRABARTY, *Provincializing Europe: Postcolonial Thought and Historical Difference* (Princeton: Princeton University Press, 2000).

8 BERG, « Global History: Approaches and New Directions », 5.

personnes (passées et présentes) ne rentreront pas en compte dans ses récits et que ceux-ci ne paraîtront pas pertinents à la vaste majorité des 7,7 milliards de personnes sur la Terre. Il est crucial ici de ne pas tomber dans le piège d'une histoire universelle englobante. S'il y a un message à retenir de ces semaines de lectures en histoire globale, c'est bien que ce champ est varié, hétéroclite, et à bien des égards, cacophonique. Notre idée ici est que ces caractéristiques doivent être chéries, estimées et promues. Bien des essais d'explication de ce qu'est l'histoire globale se sont soldés par des réponses totalisantes qui ne reflètent pas suffisamment qui écrit de telles histoires et pour qui elles le sont.

Que se passe-t-il, par exemple, si on essaye d'écrire une histoire globale dans un département d'études sud-asiatiques à Singapour ? Que se passe-t-il lorsque les départements d'histoire sud-américaine de Buenos Aires ou de Lima commencent à faire de l'histoire globale ? Sans aucun doute, ces départements sont composés par des gens dont les compétences linguistiques et scientifiques pourront amener des perspectives et des méthodologies bien différentes des collègues basé.e.s en Europe et en Amérique du Nord. Pour prendre un autre exemple : et si des intellectuel.le.s indien.ne.s décident de résister au récit global de la supériorité européenne ? Cela, bien sûr, s'est déjà produit avec l'émergence des études subalternes. On pourra s'attendre à des histoires globales qui sont tout à la fois analytiques et déconstructionnistes comme on l'a vu dans les travaux de membres de ce cercle intellectuel (ironiquement, cependant, plusieurs de ces intellectuel.le.s ont poursuivi leur carrière dans les universités de la Ivy League).

Un autre résultat serait que l'*agency* (traduit souvent en français par « capacité d'action ») des acteurs et actrices non-européen.ne.s serait bien mieux comprise. Il est vrai que les historien.ne.s de l'Europe et de l'Occident pourront ici objecter que cela n'a rien à voir avec ce qu'ils et elles font. Pour celles et ceux qui pensent que les histoires européennes ne peuvent être qu'eurocentriques, par définition, demeure le problème d'évaluer le pouvoir hégémonique historique de l'Europe. Ce sujet affectait jusqu'alors principalement les histoires globales et impériales, mais récemment son influence a aussi été reconnue dans les histoires continentales et nationales. Au fil de nos lectures, nous avons discuté du rôle des acteurs et actrices européen.ne.s dans les changements des environnements globaux, dans l'exploitation des ressources, dans la transformation des paysages et la perturbation des écosystèmes. Autant de sujets qui résonnent avec des universitaires en début de carrière et qui nourrissent des projets de recherche à l'IUE comme ailleurs. Ils soulèvent des questions difficiles qui ont trait à l'*agency*, à la subjectivité, au pouvoir et au rôle des humains dans des histoires anthropocentriques. Ces sujets créent aussi de nouvelles histoires qui ne sont plus seulement conçues en termes de « nous vs. eux » ou bien de « l'Occident vs. le reste » mais mettent en jeu des liens complexes entre acteurs, environnements et institutions dans un cadre global.

Une histoire globale ouverte

Vers la moitié du XX^e siècle, les membres de l'école des Annales en France ainsi que les historien.ne.s marxistes basé.e.s en Grande-Bretagne ont voulu changer les sujets, temporalités et catégories de l'histoire. « Je cherche », écrivait E.P. Thomson dans la préface de son classique *The Making of the English Working Class*, « à sauver de l'immense condescendance de la postérité le pauvre tricoteur sur métier, le tondeur de draps luddiste, le tisserand qui travaille encore sur métier à main, l'artisan « utopiste », et même le disciple trompé de Joanna Southcott ». ⁹ Pourtant, cet appel à écrire une histoire par le bas, et l'inclusion de la catégorie de « classe » dans l'écriture de l'histoire, a fini par en marginaliser beaucoup : les femmes, notamment, et avec elles les « subalternes » racialisé.e.s et les « déviant.e.s », ainsi que toute personne dont l'identité première n'était pas définie par la hiérarchie de classe. L'attention des historien.ne.s marxistes pour l'*agency* de classe a relégué la subjectivité au second plan ; l'identité de l'ouvrier était définie par sa position sociale, pas par sa propre conception de celle-ci.

L'idée est que nous nous sommes déjà retrouvé.e.s à ce stade. Tous les récits linéaires, récits historiques inclus (sur le mode : « Les origines de » / « La fabrique de »), sont construits autour de protagonistes et de scénarios centraux – qu'ils soient héros, classe, mouvement ou pays – de telle sorte que tout effort pour secourir des personnes marginalisées (*outsiders*) de cette « condescendance de la postérité » implique inévitablement d'en reléguer d'autres aux marges. Nous ne disons pas que se préoccuper des *outsiders* ou bien de changer de temporalité ne peut pas altérer le récit – c'est exactement ce que les Annales et les historien.ne.s marxistes ont achevé – mais plutôt que l'enjeu est de défier l'idée même d'un récit linéaire, d'un « avant » et d'un « après », d'autant plus lorsqu'il s'agit d'histoire globale. ¹⁰ Lors de nos discussions, nous en sommes revenu.e.s encore et toujours à l'importance de l'expérience subjective, d'une histoire « par le bas » qui pourrait inclure des sujets et des lieux dont le rôle a été minimisé, d'une histoire attentive à la pluralité des voix plutôt qu'aux plus fortes. Pareillement, mettre l'accent sur la subjectivité implique un degré d'humilité et de considération parmi et entre historien.ne.s globaux, à propos de qui nous sommes, de ce que nous faisons et des limites de notre compréhension.

Nous ne voulons certainement pas dire qu'une approche globale ne peut rien nous apprendre de nouveau. Bien au contraire. La diversité des voix, la variété des sujets, les enjeux des débats : tout ceci est inspirant et stimulant dans une discipline qui repose autant sur l'expérience, la pratique, la compréhension commune, un style d'écriture et une langue écrite si codifiés. Avant tout, nos lectures nous ont forcé à nous confronter à nos propres privilèges, à notre propre complicité comme praticien.ne.s et bénéficiaires du récit dominant occidental. Nous sommes tombé.e.s

9 EDWARD P. THOMPSON, *The Making of the English Working Class*, nouv. éd. (Londres : Gollancz, 1980), 12. Pour la traduction, Edward P. Thompson, *La Formation de la classe ouvrière anglaise*, trad. Par Gilles Dauvé, Mireille Golaszewski et Marie-Noëlle Thibault (Paris, Galimard/Le Seuil, 1988), 16.

10 Sur ce sujet voir MICOL SEIGEL, « World History's Narrative Problem », *Hispanic American Historical Review*, 84, no. 3 (2004) : 431-446.

d'accord sur une sorte de perte d'innocence collective à laquelle nous confronte l'histoire globale.

Qu'avons-nous appris de ces lectures et discussions, et comment une histoire globale future peut-elle tirer parti de son potentiel émancipateur ? Chacun.e de nous a sa propre idée, mais nous avons ci-dessous listé quelques suggestions et commentaires partagés par les membres de ce séminaire :

- D'avantage d'histoire globale à propos et par des femmes. Compte-tenu de l'emphase mise par l'histoire globale sur des personnes et des endroits différents, il est surprenant (voire ironique) que l'histoire globale soit si masculine. La voix et le regard masculins tendent à dominer les débats, et les hommes tendent à être des protagonistes plus visibles des récits de l'histoire globale. Il existe d'excellentes histoires globales des femmes mais celles-ci restent trop souvent déconnectées de discussions plus générales sur l'espace, la connectivité et la mobilité.
- De la même manière, l'accent mis sur la connectivité transnationale tend à privilégier celles et ceux qui ont (eu) le temps et l'argent pour « connecter ». Avec quelques exceptions (comme le travail d'Amy Stanley par exemple), nous en savons très peu sur l'expérience de celles et ceux « déconnecté.e.s » du et par le global, ou sur les visions et expériences globales de celles et ceux qui n'ont jamais voyagé.¹¹
- La pluralité des processus de construction du savoir. Les historien.ne.s globaux ont le potentiel de complexifier l'analyse des manières dont les gens du passé ont donné du sens à leurs environnements naturels et sociaux. Ces histoires tiennent compte de l'environnement et considèrent la relation entre les êtres humains, la nature, les choses matérielles (ressources, technologies, outils, artefacts, biens de consommation) ainsi que les pratiques transculturelles.
- Le besoin de décentrer au-delà de l'eurocentrisme. Il n'est pas suffisant d'ajouter plus de lieux et d'examiner les connexions entre différents espaces. Le centrisme sur l'Eurasie ne permet pas de transcender certaines catégories comme celles de progrès et de modernité, dont la présence ou l'absence (la question de la « divergence ») se faufile encore dans les récits de l'histoire globale. Les « comparaisons réciproques » qui commencent par les sociétés nigérienne, péruvienne ou japonaise et font usage de leurs expériences pour poser des questions d'histoire européenne ouvrent des voies prometteuses.¹²
- Le besoin d'une narration plus complexe qui construise des ponts différents entre présent et passé. Si nous n'avons pas de leçons à retenir de l'histoire, les

11 AMY STANLEY, « 'Maid-servants' Tales: Narrating Domestic and Global History in Eurasia, 1600-1900 », *American Historical Review*, 2 (2016) : 437-460.

12 GARETH AUSTIN, « Reciprocal Comparison and African History: Tackling Conceptual Eurocentrism in the Study of Africa's Economic Past », *African Studies Review*, 50, no. 3 (2007) : 1-28.

historien.ne.s ont pour autant la tâche d'identifier des alternatives et des tournants et peuvent aussi retracer l'inattendu. En tenant compte des préoccupations du XXI^e siècle, l'histoire globale devrait servir à « dénationaliser » et ainsi, par exemple, contribuer à l'explication de l'histoire de l'esclavage. Une approche globale de l'histoire de l'esclavage contextualiserait les spécificités de l'esclavage aux États-Unis, permettrait d'explorer les articulations entre esclavage et race mais aussi d'identifier la relation entre l'esclavage, d'un côté, et l'histoire de la conquête coloniale, d'un autre.

- Parmi les meilleures études, ou bien les plus innovantes, que nous avons lues dans ce séminaire, comptent de nombreux travaux d'histoire globale de la première modernité. Comme il est de plus en plus commun, nous faisons courir l'époque moderne bien avant dans le XIX^e siècle. Il est d'ailleurs intéressant de remarquer que l'histoire globale du XX^e siècle se distingue par un focus institutionnel et international (ce qui explique l'existence d'un séminaire particulier à l'IUE qui couvre cette période spécifique). La question de la périodisation est importante. Il n'y a rien de plus eurocentrique que la division entre époques médiévale, moderne, contemporaine, etc. Cette chronologie fonctionne-t-elle ailleurs qu'en Europe ? Fonctionne-t-elle même en Europe ? Valerie Hansen a montré que si on considère que la globalité commence en 1500 avec ce que l'on a longtemps nommé « les grandes découvertes », l'accent est inévitablement mis sur les Européen.ne.s. En conséquence de quoi on exclut a priori le fait que lors de leur découverte de « nouveaux » mondes, les Européen.ne.s ont suivi des routes établies par des acteurs extra-européens bien des siècles auparavant.¹³ Nous avons besoin de développer une critique de l'Europe comme « référent silencieux », d'autant plus en abordant des questions touchant à la manière dont le changement se produit au fil du temps.¹⁴

Nous voulons renouveler nos remerciements à la revue *Cromobs* pour nous avoir donné l'opportunité de nous exprimer dans ce format collectif. Les séminaires et l'enseignement ayant été fortement affectés par le Covid-19, nous espérons que nos expériences et nos réactions aux problèmes auxquels l'histoire globale fait face durant ces temps troublés stimuleront d'autres discussions. Nous apprécions en particulier l'engagement de *Cromobs* à publier en libre accès. C'est seulement au prix d'un échange d'idées gratuit et entier que nous pouvons espérer faire avancer ce champ d'étude passionnant.

Traduction : Lucile Boucher

13 VALERIE HANSEN, *The Year 1000: When Explorers Connected the World and Globalization Began* (New York: Scribner, 2020).

14 CHAKRABARTY, *Provincializing Europe*, 28.